

DISSERTATION DE CULTURE GENERALE 2007 (épreuve n° 251)

Epreuve conçue par H E C
Voies Scientifique, Economique, Technologique

	NBRE CANDIDATS	MOYENNES	ECARTS- TYPE
RESULTATS GLOBAUX	5 688	9,28	3,32

VOIES PREPARATOIRES			
Scientifique	3 183	9,47	3,31
Economique	2 328	9,18	3,28
Technologique	177	7,07	3,12

ECOLES UTILISATRICES			
HEC	3 144	9,99	3,46
ESCP-EAP	4 041	9,79	3,37
AUDENCIA Nantes	5 200	9,30	3,28

Certes, on pouvait croiser sur sa route la question de HUSSERL à son auditeur, à son lecteur, « qu'est-ce donc que la science a à nous dire ? », mais notre question : « la science a-t-elle quelque chose à nous dire ? », nous (les professeurs, les élèves, l'honnête homme, etc...) n'avons cessé de la croiser au fil de nos lectures, sous une forme ou sous une autre.

Donnons quelques exemples.

Notre question est au cœur de la réflexion de COURNOT dans Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme qui porte en sous-titre : Etudes sur l'emploi des données de la science en philosophie.

COURNOT évoque les conversations de POISSON avec LAPLACE qui ne manquaient jamais « de retomber sur les mêmes matières philosophico-religieuses » au sortir « des séances du bureau des longitudes, en suivant à pied l'allée de l'Observatoire ».

D'où sa remarque : « Grattez l'épiderme du savant et la sensibilité du philosophe reparaitra. La conversation le dédommagera de la retenue académique que sa plume s'est imposée ».

Plus près de nous, prenons le livre de Jacques MONOD : Le hasard et la nécessité qui, là encore, nous propose un sous-titre : Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne.

MONOD présente la biologie comme étant « pour l'homme, la plus signifiante de toutes les sciences ; celle qui a déjà contribué, plus que toute autre sans doute, à la formation de la pensée moderne ».

Et très vite, il souligne ce point essentiel : « il reste à éviter bien entendu toute confusion entre les idées suggérées par la science et la science elle-même ; mais aussi faut-il, sans hésiter, pousser à leur limite les conclusions que la science autorise afin d'en révéler la pleine signification. Exercice difficile. Je ne prétends pas m'en être tiré sans erreurs ».

Et dans sa conclusion, il revient sur cette idée en soulignant : « les hommes de science eux-mêmes, hors leur domaine, se révèlent souvent dangereusement incapables de distinguer entre la catégorie des valeurs et celle de la connaissance ». Evoquons, au passage, les réflexions d'un Eugen ROSENSTOCK HUESSY sur la pensée dative qui commence ainsi : « A la science :

« Toujours c'est le « toi » que tu as évacué,
Aussi ces pensées te sont-elles destinées ».

Puisqu'il « faut aller du côté où l'on pense le plus », comme le dit BACHELARD, que « l'esprit scientifique doit se présenter comme la charpente même d'une culture générale moderne », qu'il nous faut viser une « culture générale scientifique » et que « la spécialisation est souvent l'actualisation d'une culture scientifique générale », alors aucun doute « pour être rationaliste, il faut aller chercher le rationalisme où il est : dans la pensée scientifique ».

Arrêtons-là ces quelques exemples, qui, chacun à leur façon portaient notre question et lui donnaient un avenir.

Travailler dans la science, en sortir, vouloir y aller, « chercher la vérité dans les sciences », écrire un Discours de la méthode mais y joindre une Dioptrique, des Météores et enfin une Géométrie, c'est sans doute tourner autour d'une question dont la forme pourrait bien être : la science a-t-elle quelque chose à nous dire ?

Le sujet invitait donc les élèves à tenter un bilan, à oser un constat, tant sur ce qu'ils savaient de la science que sur ses intentions.

Pourquoi la science garderait-elle le silence sur ce dont elle sait si bien parler ?

S'ouvriraient alors de nombreuses perspectives.

Les « généralisations idéologiques » dont parle MONOD ne sont pas le discours de la science mais un certain discours tenu par un certain homme de science, adressé à un public indéterminé et plus encore indéterminable. Pourtant ces généralisations idéologiques ne peuvent être réduites à une simple idéologie, elles conservent encore quelque chose de la science qui les suggère.

Peut-on dégrader des généralisations idéologiques en simple idéologie scientifique ?

Certainement pas et CANGUILHEM a insisté, à juste titre, sur ce point, on ne saurait confondre une idéologie scientifique avec une idéologie de scientifique, « c'est à dire des idéologies que les savants engendrent par les discours qu'ils tiennent pour thématiser leurs méthodes de recherche et de mise en rapport avec l'objet, par les discours qu'ils tiennent sur la place que la science occupe, dans la culture, relativement aux autres formes de la culture ».

Bref, « les idéologies des scientifiques sont des idéologies philosophiques. Les idéologies scientifiques seraient plutôt des idéologies de philosophes ».

En s'inspirant de WITTGENSTEIN on pouvait songer à préciser le sens d'un dialogue entre la science de la nature, comme totalité des propositions vraies, et la philosophie

« clarification logique des pensées », comme activité qui cherche à rendre claires des propositions plus qu'elle ne cherche à les produire.

Il n'était pas nécessaire de défendre sa position radicale (que refusent bien des hommes de science) qui voudrait que la méthode correcte en philosophie soit : « ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions de la science de la nature ».

Si la science énonce, voire si elle parle, à qui parle-t-elle ?

L'auditeur quelconque, qui est le vrai personnage auquel s'adresse DESCARTES, est à la mesure de l'ambition d'une mathesis universalis. Tout conspire alors dans une parfaite unité : unité de celui qui cherche, de celui qui découvre, de la science qui découvre, de l'auditeur qui suit.

Cette fiction de l'auditeur universel s'arrête, sans doute, au XVIIIème siècle, c'est à dire à un moment où « les philosophes du XVIIIème siècle comprirent souvent le caractère anormal d'une philosophie sans adhérents ni public » (BREHIER).

Enfin, il suffit de songer à l'immense mouvement représenté par le travail de la vulgarisation que la science rend nécessaire et qu'elle encourage pour comprendre à quel point les auditeurs de la science sont nombreux et divers dans leurs attentes.

Des Entretiens de BICHAT au simple supplément médical dans un quotidien, est-il si aisé de tracer aujourd'hui la frontière ?

Que les candidats prennent ces quelques indications pour ce qu'elles sont, de simples pistes, des possibilités, des chemins à explorer, parmi d'autres...

Et nous n'oublions pas les poètes qui ont toute leur place dans une dissertation de culture générale.

Par exemple, c'est dans les Paradis artificiels que BAUDELAIRE, après avoir évoqué « la métaphysique allemande : il lit KANT, FICHTE, SCHELLING », en vient à l'économie politique et particulièrement à RICARDO.

« Voilà l'homme ! »

La lecture de RICARDO inspire car « il lui semblait que l'œil scrutateur de RICARDO avait laissé fuir quelques vérités importantes, dont l'analyse, réduite par des procédés algébriques, pouvait faire la matière d'un intéressant petit volume. De cet effort de malade résultèrent les « Prolégomènes pour tous les systèmes futurs d'économie politique » (Tortures de l'opium).

Pour terminer ces brèves considérations, on voudrait insister sur la seule attente réelle des correcteurs : l'affrontement avec le sujet a-t-il eu lieu ?

Sans cet affrontement avec le sujet, sans cette confrontation, sans cette rencontre avec une question qui ne peut être finalement qu'une énigme, le risque est grand de transformer la copie en simple relevé d'opinions sans unité réelle. Le savoir, même bien enseigné, n'est jamais disponible par lui-même, il a besoin qu'on lui donne vie, une nouvelle fois.

Pour cela, il faut aimer les problèmes, et ainsi se faire aimer des problèmes, le reste les correcteurs s'en chargent.